

*It Doesn't Suck: Showgirls*, d'Adam Nayman, ECW Press /  
Éditions Pop Classics, Toronto, 2014, 128 pages

Ariel Esteban Cayer

---

Number 177, May–June 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81943ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Cayer, A. E. (2016). Review of [*It Doesn't Suck: Showgirls*, d'Adam Nayman, ECW Press / Éditions Pop Classics, Toronto, 2014, 128 pages]. *24 images*, (177), 44–44.

## IT DOESN'T SUCK: SHOWGIRLS

d'Adam Nayman

ECW Press / Éditions Pop Classics, Toronto, 2014, 128 pages

Lecteur : Ariel Esteban Cayer

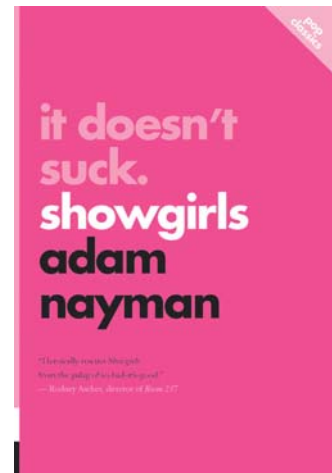
Avec *It Doesn't Suck*, le critique torontois Adam Nayman signe l'ultime défense du mal-aimé *Showgirls* (1995). Premier livre à paraître chez « Pop Classics » d'ECW Press (rappelant d'ailleurs le format de la désormais classique série « 33 1/3 »), la monographie de Nayman s'ouvre sur un extrait du scénario d'*Eden* (2014) de Mia Hansen-Love (une autre admiratrice). Deux personnages argumentent passionnément à propos des qualités du film culte de Verhoeven : l'un y voit un chef-d'œuvre sur



la vulgarité étatsunienne, l'autre un simple navet aux performances et maniérismes impardonnables. Paul, le protagoniste du film, opte pour un juste milieu – peut-être à l'image de ce que Nayman et Hansen-Love pensent réellement : ni le chef-d'œuvre des révisionnistes, ni le désastre que décrit la critique, il s'agit d'un Verhoeven tout de même fascinant.

Que faire alors d'une œuvre si polarisante, au mieux décrite en ces termes vaguement réconciliateurs et autrement décriée comme l'un des pires navets de tous les temps ? Détruit par la critique lors de sa sortie, un tel film mérite-t-il un livre entier ? En fait, le seul consensus semble être celui décrivant ce que *Showgirls* est devenu au fil du temps, et moins ce qu'il est réellement, soit un objet culte, un nanar « *so bad it's good* », au même titre que *The Rocky Horror Picture Show*, *The Room* ou *Troll 2*. Allant à l'encontre de ce consensus, tout en faisant écho aux trois personnages d'Hansen-Love, Nayman développe la proposition suivante : « *Showgirls is a movie that is also a mirror, one that offers a vivid rearview on a very particular pop-cultural moment and also a telling reflection of the viewer* ».

Plus qu'un simple exercice de relativisme culturel ou de nostalgie déformante, *It Doesn't Suck* propose la thèse du film miroir comme alternative à celle du film maudit : *Showgirls* est un film malmené moins pour ses défauts que pour le portrait grossièrement déformé qu'il osait peindre de l'Amérique lors de sa sortie (déjà la critique n'avait su trop quoi faire du provocateur *Basic Instinct*). Au-delà de toute considération de



« qualité » relative, Nayman entreprend donc d'embrasser le phénomène de l'interprétation de *Showgirls* dans sa totalité. Au fil de courts chapitres traversant l'œuvre du début à la fin, *It Doesn't Suck* jongle ainsi entre l'analyse approfondie et la petite histoire, s'attardant tout autant aux moments forts de la carrière de Verhoeven qu'à sa relation tumultueuse avec le scénariste Joe Eszterhas, ou encore aux parallèles entre sa direction de Sharon Stone et celle d'Elizabeth Berkley (l'une encensée, l'autre universellement détestée). Nayman y décortique avec soin les multiples réussites de la mise en scène de Verhoeven, isolant la structure complexe du scénario d'Eszterhas, ses motifs et nombreux effets de miroir, son utilisation innovante de la Steadycam, ou ses divers points de comparaison avec des films aussi variés qu'*Eyes Wide Shut*, *All About Eve*, *Mullholand Drive* ou *42nd Street*.

Bref, Nayman entreprend d'aborder *Showgirls* non pas de haut, mais bien à armes égales – comme un critique aborderait n'importe quel classique sur le fond, comme sur la forme, tout en se permettant les écarts biographiques, bibliographiques, voire sémantiques (!) qui permettent de bien contextualiser le film dans son ensemble. Faisant suite à Jacques Rivette (un des premiers à défendre le film publiquement), Nayman démontre qu'une pensée complexe peut prendre forme autour d'incongruités en apparences irréconciliables ; autour d'images en apparence grossières, ou vulgaires. À la fois crasse, éloquent, débile et grandiose, entre le « petit » et le grand art, le film de Verhoeven pourrait donc être qualifié de « chef-d'œuvre de merde », entre satire, « camp » et cinéma hollywoodien de haute voltige. Au-delà de toute appréciation subjective, Nayman en démontre la complexité et en souligne toutes les qualités dignes d'intérêt.

Surtout, il lance avec *It Doesn't Suck* un court avertissement, aussi direct que généreux, à l'encontre de la paresse analytique de certains critiques et spectateurs, qui se retranchent derrière les murs confortables d'un canon préétabli ou qui, pire encore, se contentent d'une vision étriquée, consensuelle ou dédaigneuse des images qu'ils ne comprennent pas. Si le film de Verhoeven est un miroir, le livre de Nayman l'est tout autant : à travers celui-ci, le lecteur verra – ou non – les limites de sa propre propension analytique. Surtout, il y verra – ou non – une invitation à penser le cinéma et la culture populaire d'une manière plus compréhensive, complexe et inclusive. Pas si mal, pour un livre sur un si « mauvais » film. ■